

XYZ. La revue de la nouvelle



Aude : de l'enfermement circulaire à l'ouverture scripturaire

Michel Lord

Spécial 13

Number 13, February–Spring 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3066ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lord, M. (1988). Aude : de l'enfermement circulaire à l'ouverture scripturaire. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (13), 73–76.

AUDE : de l'enfermement circulaire à l'ouverture scripturaire

 Michel Lord

«Les mots me manquent. [...] Peut-être aussi n'as-tu préparé aucun discours ? Peut-être as-tu pris cette habitude, en mon absence, de me parler souvent dans ta tête, parfois même à haute voix, lorsque tu étais seul. Et ce serait cela que tu fais quand tu me parles, me livrant çà et là des morceaux du soliloque qui se déroule en toi, sans te rendre compte de ma présence réelle et sans attendre de réponses ni de réactions de ma part. Parfois, lorsque je réagis, je te sens frémir comme si, subrepticement, je m'étais glissée dans un de tes rêves éveillés.» Aude, «Crêpe de Chine», Banc de brume, p. 131-133.

Tout est circulaire, apparemment fermé, parfaitement clos bien que binaire — une voix plus (ou moins) un silence — et donc singulièrement monologique, au sens où le discours narratif soliloque en s'adressant à un «objet» qui fait corps avec le sujet, dans l'univers narratif d'Aude; ce qui ne signifie pas que tout tourne rond. Tant dans la partie «romanesque» que dans la partie «nouvellistique» de son oeuvre, les personnages se sentent prisonniers, pris comme dans un étau que l'écriture (traduction — fidèle déformation ou trahison sublime! — de la pensée du personnage-narrateur impliqué dans l'«action» dramatique), cherche tantôt craintivement, tantôt sauvagement à préserver :

«Je ne lui parle plus de peur de briser quelque chose : la cloche de verre sous laquelle elle vit, ou le charme. Je ne sais pas. D'ailleurs, je n'ai rien à lui dire. Sinon que j'aimerais que l'été ne s'achève jamais, et que nous restions dans cette auberge. Moi, prisonnier de son regard mauve.

Elle, prisonnière de mes yeux qui la suivent, l'observent, l'absorbent.» («*Soie mauve*», Banc de brume, p. 71. *C'est moi qui souligne.*)

«*Quelqu'un brisait patiemment, à petits coups de plume, la bulle de mon intimité*» («*La Montée du loup-garou*», Ibid., p. 77. *C'est moi qui souligne.*)

«*Nathalie ne veut plus sortir de sa chambre*» («*La Poupée gigogne*», Ibid., p. 37).

Comme dans la littérature de l'âge baroque, et comme chez certains écrivains québécois, dont Jacques Brossard (*le Métamorphaux, le Sang du souvenir*), à l'imaginaire sensiblement proche de celui d'Aude par certains aspects, je dirais névrotiques, schizoïdes, paranoïaques, les bulles pul-lulent dans lesquelles des victimes sont enserrées dans des anneaux réels ou symboliques. Ces victimes, presque toujours des femmes chez Aude, vivent sous des charmes étranges dont seule la mort, grande ou petite, douce ou cruelle, peut délivrer.

Mais si la thématique de l'enfermement ne pose pas réellement de problème à l'analyse, en ce sens qu'elle tombe sous le sens du lecteur, en quoi peut-on affirmer que l'écriture, l'aspect proprement scripturaire de l'œuvre, constitue à la fois un canal à l'expression d'une conscience angoissée du monde et son remède, sa panacée ? Ne réduisons pas cela à un simple processus cathartique, ce serait sans doute faire fausse route, tomber dans le simplisme... Disons plutôt que l'écriture audienne, telle une sculpture des «sentiments», (ag)grave, (dé)forme, cisèle, *soigne* la forme, coupant ici, bosselant là, appliquant des plâtres aux fissures de l'être et des baumes sur des consciences apeurées. Essentiellement monologique, ai-je dit, le discours narratif audien (bref, mais cela se vérifie aussi dans le long qui n'est jamais très long chez elle, de sorte que ses œuvres désignées comme «romans» (*la Chaise au fond de l'œil, l'Assemblée*) apparaissent comme de longues nouvelles — des novellas — où les points de vue se multiplient autour d'une seule idée obsessionnelle), son discours narratif suit à la trace, «accueille» le plus souvent de l'intérieur — par le jeu d'un «je» à conscience interne exacerbée — un petit drame personnel écrit par un narrateur qui s'adresse tantôt à un narrataire qui n'est autre qu'un autre lui-même ou «réellement» un autre, figure d'un passé amoureux, familial, aussi proche que lointain, toujours collé à la peau, à la pensée mais, en même temps, inatteignable, séparé du «soliloqueur» par des abîmes infranchissables. Le personnage audien vit seul, prend douloureusement conscience de sa solitude et s'y colle.

Depuis les *Contes pour hydrocéphales adultes* jusqu'au dernier recueil de nouvelles, *Banc de brume*, Aude a toujours exploité ce genre de thématique obsessionnelle, mais la manière, bien que toujours reconnaissable à sa musicalité, a sensiblement changé je dirais de respiration. L'écriture s'est épurée, dépouillée. Le rythme s'est fait plus cardiaque. L'œuvre n'est pas pour autant plus accessible car, de par ses préoccupations thématiques et esthétiques, Aude demeure toujours proche de la douleur, ses personnages étant habités par une souffrance intense; mais il y a surtout, côté esthétique, le travail de l'écriture qui cherche à rendre, de manière palpable, cette quasi indicible tension nerveuse. C'est sans doute pourquoi Aude semble à l'aise dans l'œuvre narrative brève, qui manifeste l'intensité, sans relâche, jusqu'à épuisement du sujet, du lecteur et sans doute de l'auteur. Après la dernière phrase d'une nouvelle de Claudette Charbonneau ou d'Aude, il n'y a plus rien à ajouter, tout est dit, dans le trop-plein de la phrase quasi proustienne (les *Contes...*, *la Contrainte*) ou dans le dépouillement stylistique (*l'Assembleur*, *Banc de brume*).

Sans doute une des meilleures nouvellistes — et écrivaines — de sa génération, Aude est encore méconnue — comme tant d'autres écrivains québécois. Il est évident que si elle se contentait d'écrire des sonnettes, on l'adulerait sûrement dans ce pays qui ne lit pas ou qui dévore *Lundi* et des «harlequinades» de toutes sortes, ou vote au pif pour le plus beau menton, la plus belle fleur à la boutonnière ou la promesse du plus gros barrage capable d'inonder le pays avant même qu'on ait pris le temps de le faire. Aude, elle, joue dur, avec les sentiments et avec l'écriture. Pas de demi-mesure. Son discours ne saurait être porteur de bons sentiments car ses personnages vivent dans un univers à la limite du supportable où, comme recours ultime, existe le fantastique qui n'est jamais une évasion enfantine dans les contrées de la fantaisie, mais le plus souvent, chez Aude du moins, une vision / réification d'un monde intérieur creusé d'abîmes et d'atroces merveilles.

Tout est encore à dire de l'œuvre d'Aude, et je sais que je n'en ai rien dit ou presque. Pourquoi, par exemple, avoir intitulé ses premier et dernier recueils de titres aussi étranges ? Cela fait partie du mystère d'Aude qui par-delà les contraintes de l'écriture s'impose une liberté que je dirais figurative / non figurative. L'expression facétieuse, formant le titre *Banc de brume* ou *les Aventures de la petite fille que l'on croyait partie avec l'eau du bain*, constitue à elle seule une nouvelle, par rapport à l'ensemble du dernier recueil, avec sa courte histoire, ses effets d'écriture, de contraste et de surprise... En fait, l'œuvre d'Aude, remplie d'emboîtements de toutes sortes à la manière des poupées gigognes — motif par ailleurs clairement

exploité comme image de la femme enfermée en elle-même, mais qui s'engendre éternellement — et pleine aussi de silences qui en disent long, l'oeuvre de Aude, doit, dans son ensemble, être *lue*, autant qu'elle est *écrite*, absolument, comme une nécessité dure et pure, instantanée et omniprésente.

Bibliographie

- Claudette Charbonneau-Tissot, *Contes pour hydrocéphales adultes*. Montréal, Le Cercle du livre de France, [1974], 147 p.
- , *la Contrainte. Nouvelles*, Montréal, Pierre Tisseyre, [1976], 142 p.
- , *la Chaise au fond de l'oeil. Roman*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1979, 173 p.
- Aude, *les Petites Boîtes 1. L'Oiseau-mouche et l'Araignée*. Conte pour enfants, Montréal, Éditions Paulines et Éditions Arnaud, 1983, 24 p.
- , *les Petites Boîtes 2. La Boule de neige*. Conte pour enfants, Montréal, Éditions Paulines et Éditions Arnaud, 1983, 24 p.
- , *l'Assembleur. Roman*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1985, 157 p.
- , *Banc de brume ou les Aventures de la petite fille que l'on croyait partie avec l'eau du bain*. Montréal, Éditions du Roseau, 1987, 144 p., ill. (Collection Garamond).